

Jean-Paul Ney

Pourquoi ils font le **DJIHAD**



ENQUÊTE SUR LA
#GÉNÉRATIONMERAH

éditions du
ROCHER

Pourquoi ils font le djihad

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© **2015, Groupe Artège**
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi
BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-07646-1
ISBN epub : 978-2-268-08226-4

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

expérience : Il y a quand même un choc culturel, même si on retrouve des Français, et encore quand on est expatrié Français on a de l'argent; leurs parents, eux, ils sont arrivés sans rien et pas dans la meilleure situation possible. Il y a donc ce sentiment de ne pas être véritablement chez soi qui décuple la susceptibilité à l'égard de la France, la victimisation commence son chemin. Ils vont nourrir à l'égard de la société française – qui les exclut tous – un ressentiment, il y a tout le passé colonial et l'histoire forte avec l'Algérie. Tout se mélange, pourtant s'ils intellectualisent avec leurs pauvres outils, ils vont vite être séduits par les thèses islamo-gauchistes développées par les Frères musulmans. À la base, la confrérie des Frères musulmans c'est le ressentiment d'un égyptien à l'égard du Canal de Suez et de la compagnie de Suez. à partir des années 2000, Tariq Ramadan, par exemple, a surfé sur la synthèse entre le tiers-mondisme et l'islamisme. Il a joué un rôle extrêmement dangereux dans la justification du djihad et on va trouver chez les intellos, les anciens trotskystes, une fascination pour l'islam très dangereuse. »

J'ai vu des banlieues chuter, une jeunesse se désintégrer, s'islamiser. J'ai vu des enfants de la France combattre leur patrie, la piétiner, alors que d'autres la défendaient, aussi bien dans la police, en Afghanistan, dans les services secrets, ceux qu'on appelle « les arabes de la DGSE » ils font un travail lourd, dangereux, exceptionnel...

Kelkal, Merah, Kouachi, Coulibaly, Nemmouche, Ghlam, ne sont que le début... La première vague des « Syriens », ceux qui sont partis il y a trois ans déjà, les plus dangereux, ne sont pas encore revenus. Ils sont sur le chemin... certains ont le profil de Mouss, anciens petits caïds de cité paumés, devenus les rois du djihad en Syrie et en Irak.

1. Dont j'ai révélé les identités sur Twitter ou dans les médias, les deux convertis me menaceront très violemment. J'évoque leurs cas plus loin dans le livre.

2. Fabrice Balanche est maître de conférences à l'Université Lyon 2 et directeur du Groupe de recherches et d'études sur la Méditerranée & le Moyen-Orient à la Maison de l'Orient. Agrégé et docteur en géographie, Fabrice Balanche fait un premier séjour au Moyen-Orient en 1990. Depuis, il a vécu une dizaine d'années entre la Syrie et le Liban.

Came, fric, femmes : « Génération Scarface »

« L'économie parallèle, celle de la drogue, ce n'est pas un fantasme, juste une réalité qu'on s'efforce d'ignorer, un équilibre vital que nous avons laissé se développer. Ce en quoi nous sommes complices passifs, mais complices... »
Un policier de la brigade des « stupés » à Paris (2011).

Les quatre jeunes foncent dans leur puissante berline à travers la ville. Il est presque 16 heures, le téléphone du conducteur sonne, c'est le fournisseur en came du chef du groupe, le conducteur. Il raccroche rapidement et manœuvre en évitant plusieurs personnes, grille les feux rouges et roule parfois sur le trottoir, effrayant au passage les malheureux piétons qui ont le toupet de se trouver en travers de sa route.

À bord, la tension est à son comble. électrique. C'est qu'il faut dire que ce véhicule de grand luxe est volé...

Au loin, des flash bleus et des sirènes de police, pas moins de trois véhicules poursuivent la berline. Le chef de bande prend tous les risques, mais se sentant au piège, dépasse un carrefour, engage le frein à main et immobilise le véhicule sur la chaussée. Les quatre comparses s'éjectent avec fougue de la berline, armes chargées à la main, quatre AK-47 Kalachnikov – des armes de guerre – sont à présent pointées en direction des trois véhicules de police.

Le temps se fige quelques secondes, et à moins de dix mètres des voitures de police, les quatre voyous font feu, certains avancent en vidant leur chargeur, ça hurle.

Les impacts de balles de calibre 7.62 mm traversent les pare-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pénales sévères ou justes, non, il n'y en a plus du tout. Nous, flics de banlieue, on a un boulot où la charge de travail est très importante, on est souvent débordés, mais sachez-le, les magistrats, c'est pareil ! L'autre fois, je suis rentré dans le bureau d'un juge, il avait des piles de dossiers de plus d'un mètre sur le sol ! Et aussi sur son bureau, dans les couloirs ! C'était pareil, tout s'empilait ! Il y a des limites humaines. Je ne tape pas forcément sur la magistrature, parce que je sais qu'ils sont dans les mêmes problématiques, les mêmes soucis. Ici, par exemple, on a des décisions, des réponses pénales sévères, parce que nous mettons tout en œuvre pour que ça se passe comme ça. On a un très bon rapport avec les magistrats, on y a travaillé, eux aussi. Si tout le monde baisse les bras, on ne tiendra pas longtemps. Ça marche ici, parce que... Hein, ça va fâcher ce que je vais dire, mais parfois j'ai des collègues qui gueulent parce que un tel a été relâché ou une décision est trop légère, il faut le dire, nous, policiers, devons être exigeants sur la qualité des procédures que l'on traite ! On est dans un état de droit, parfois des affaires cassent pour des heures pas respectées, des délais dépassés, des broutilles... Mais c'est technique, c'est du droit, et on se doit d'être plus sérieux et sévères avec nos dossiers, car si ça casse, ce n'est pas la faute du magistrat, lui il applique le droit. Depuis dix ans, il y a plus de contraintes dans les procédures, il faut une certaine rigueur dans la rédaction et la tenue des dossiers, c'est technique. Et sur le terrain c'est pareil, tous les esprits doivent changer, la police se doit d'être exemplaire et respectueuse, donnons l'exemple.

La discussion se prolonge tard dans la soirée, Thierry est ravi de faire des heures sups avec moi, et de mon côté, c'est un plaisir qu'il prolonge ma garde à vue amicale. Ses collègues arrivent, ça jase, ça chambre, ça rigole. Ces flics de banlieue mariés à des Algériennes, des Africaines, ils sont amoureux du

PSG, je les taquine avec le Barça, et je me sens bien, l'impression de retomber dans les bras de la BAC N, de la BAC 93, de la 95D...

Thierry fiche tout le monde à la porte et reprend avec le sourire : « Ici, ce qui me chagrine, ce qui est insupportable, c'est le clivage qui s'est installé entre les communautés, chaque communauté vit retranchée. Quand je bossais avant dans le 93, on n'avait pas ce phénomène, aujourd'hui on le ressent beaucoup plus. Avec les attentats de janvier, il y a eu un énorme repli identitaire. Moi personnellement, je l'ai vécu dans ma famille. Je le vivais par rapport au boulot quotidiennement, et puis c'est arrivé dans ma famille, c'est pire... ça fait mal. Tu vois, tout ça s'est installé insidieusement, les salafistes, les Tariq Ramadan, les intellos religieux, ils y sont pour beaucoup responsables, c'est volontaire, ce n'est pas un accident. Ils ont voulu récupérer ces jeunes en difficulté, ils ont réussi. Je l'ai vu très tôt, dans les années 90 ça se savait, ce n'était pas très visible mais ça se savait. Quand on voyait des jeunes de banlieue rouler dans une voiture diplomatique d'un pays arabe... De mon avis, cela a été préparé et installé doucement, tranquillement, c'est un des objectifs des Frères musulmans. Maintenant ce phénomène touche toutes les classes sociales. Ces jeunes n'ont jamais eu une éducation religieuse stricte, et ça ne vient pas d'ici, ça vient de l'extérieur. C'est aussi un marché, dans ma famille on ne parlait pas de halal, regarde maintenant, c'est du n'importe quoi ! Tout doit être halal ! Des types ont trouvé le filon et ça commence par le halal puis après forcément, tu t'intéresses à ce qu'il y a autour, c'est obsessionnel : puis-je m'asseoir comme ça ? Puis-je mettre du vernis à ongles ? Ils se mettent surtout des barrières mentales. Ce sont des générations qui ont tout, des générations gâtées, n'ayons pas peur des mots. »

La banlieue c'est le groupe, la bande. Tel un écosystème

humain, le groupe utilise chaque membre pour la réussite personnelle de chacun, la seule chose qu'on partage, ce sont les histoires de sexe, de meufs, de daronnes, de quartier, de caves, la seule chose qu'on partage, ce sont les « mythos » qui se forment autour d'un frère en taule ou en GAV (garde à vue) pour vol, agression, trafic... La seule chose qu'on partage, ce sont les réussites qui finissent mal, les histoires du caïd du coin qu'on admire mais surtout qu'on respecte par crainte. Les seules histoires qu'on partage sont celles des kebabs dégueulasses du Turc du coin aussi turc que moi je suis corse... La seule chose qu'on partage, ce sont les jeux vidéo, les splifs, pétards ou bédos, les soirées coke/limousines/cagoles, mais ça c'est « en ville » et pour les plus « riches ». La seule chose qu'on partage aussi, ce sont les provocs qui nous font nous sentir forts devant les flics, s'amuser à faire du « rens », identifier les bleus, les nouveaux, les bagnoles, tagger les plaques d'immatriculation sur les murs, trouver les poulets de la BAC qui s'affichent sur Internet, sur les réseaux sociaux, ceux qui vont dans des clubs « olé olé » ou sur des sites libertins et de rencontres. La seule chose qu'on partage de temps en temps sont les émeutes, locales, nationales, quelques courses poursuites pour faire monter l'adrénaline – une autre drogue – quand les autres ne font plus effet tant le corps n'a pas la latitude et le repos exigés pour évacuer le trop plein de THC et de graisses saturées sauce samouraï.

Le partage d'un monde cruel, solitaire, violent, xénophobe, le monde des enfants désintégrés de la république. Ce monde est autour de nous, pas qu'en banlieue, pas qu'au détour d'un quartier, pas que dans les quartiers nord de Marseille, pas qu'à Roubaix, pas qu'à Vénissieux, pas qu'au Mirail, pas que dans le 18^e, pas que dans le 93.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Millionnaires, les parents ont eu plusieurs enfants. Divorcés puis remariés, ils sont un couple en vue dans leur domaine bien particulier où ils ont réussi avec passion et amour. Ils sont en retour très respectés et aimés. Ce sont des entrepreneurs qui, à chaque projet, font travailler une myriade de talents, et font manger plusieurs familles pendant des mois, voire des années. Cette villa n'est pas la seule propriété de la famille, elle n'est qu'une des nombreuses acquisitions immobilières des deux époux. La fête donnée est un anniversaire de mariage. J'arrive assez décontracté, mon ami me présente à la famille, dont je connais déjà certains membres. Le pater me salue, la maman me tombe dans les bras et me serre fort. La soirée se passe bien, le repas est délicieux, et pour le café, je me retrouve sur un immense balcon qui domine les lumières parisiennes. Pascal m'est présenté pour la première fois. Il a entendu parler de moi, de mes précédents ouvrages, il m'a vu à la télé, notamment sur l'affaire Merah. La conversation s'engage vite, très vite. Il débite des faits très détaillés, il est précis dans les dates, les personnages, les idéaux. Il déforme des situations historiques, il passionne son débat. Je réponds : « oui, non, pas d'accord, je vois, sans doute, m'enfin, peut-être, je ne crois pas... »

« Merah, tu vois, c'est un complot, le type des renseignements le connaissait, il savait comment le manipuler, il a trouvé la faille, il a menacé sa famille. Pour l'école juive, c'est un coup monté des sionistes avec le Mossad, hein ! Il faut le dire, hein ! À qui profite le crime... il faut qu'on en parle du Mossad... » Et voilà l'enquête du Colombo de quartier ficelée en moins de deux minutes.

Je lui demande pourquoi cette obsession des sionistes et du Mossad. Il répond que tout s'est accéléré le 11 septembre 2001... Nous y voilà, ce foutu *nine eleven*, le coup de massue.

« Le FBI a arrêté des jeunes peintres et artistes israéliens, ils

dansaient sur les toits en filmant les tours en feu car des voisins avaient vu leur manège. Quand ils ont procédé aux contrôles, ils ont compris que c'étaient tous des agents du Mossad. L'enquête a été étouffée et les agents renvoyés par avion en Israël. Il y a tout sur Internet, regarde ! Tout ce que je dis est vérifiable. »

Oui, Internet, cette formidable bibliothèque humaine, ses poubelles, ses caniveaux, ses égouts...

« Mais le pire dans tout ça, c'est que les avions, TOUS les avions étaient vides, il n'y avait aucun passager, aucun pirate ou terroriste, tous les soi-disant terroristes sont bel et bien encore vivants dans leurs pays respectifs, vérifie, c'est en ligne. En ce qui concerne les avions, c'est possible, c'est un programme ultra-secret de la NASA avec une technologie venue d'ailleurs, tout ça c'est jalousement gardé par les illuminatis, tu connais les illuminatis ? »

Mais oui, je les connais, on s'encagne en boîte de nuit, ce sont de gros fêtards... Je le pense, mais je ne le dis pas. Je veux savoir jusqu'où peut aller son argumentation folle...

« Ecoute, je vois que tu es un mec intelligent, en fait tu es dans le système. Mais pour contrer le système, (si tu le dis... va pour ça...) il en faut des mecs comme toi, car les illuminatis ont un plan global, un plan démoniaque, un plan machiavélique, c'est le nouvel ordre mondial de Bush. D'ailleurs lui-même n'est pas humain, c'est un reptilien. Moi j'en ai vu un de reptilien, ça fait flipper...

Les juifs sont mauvais, Israël ne doit pas exister. Ce n'est pas le bon plan, ce n'est pas dans l'ordre. Voilà la source de tous les problèmes, il va y avoir une dominance mondiale de la finance, des ultra-riches... Ceux qui contrôlent tout : les médias, le cinéma, les banques... Et puis tu sais, l'histoire est écrite par les vainqueurs, c'est connu.

Ce gamin a 25 ans. Il est très intelligent, doué dans chaque

action qu'il entreprend, mais il est perdu, noyé dans un océan de complots, emporté par la vague Dieudonné, Meyssan et consorts. La conversation basculera sur le djihadisme, qui est selon lui « la nécessité de l'expression d'un peuple opprimé par Israël ». Fin de la conversation.

Un membre de la famille et cet ami commun m'ont demandé à demi-mots de tenter de ramener Pascal à la raison. Mission impossible sans un feu vert complet : deux mois, j'ai besoin de deux mois où tout est permis, nous voyagerons, nous irons à la rencontre des autres, des victimes, des gens qu'il admire. Mais il est majeur, libre et consentant, adhérant, amoureux de ces théories de l'ombre. Pascal n'est pas le seul, lui le fils de bourgeois, Pascal n'est que la pointe haute de l'iceberg des adeptes du complot, qui compte dans une très grande majorité – et c'est triste – des jeunes issus de l'immigration. Le complot, c'est la seule histoire qui puisse raconter leurs échecs, valider leur petites existences, leurs piètres vies amères et sans avenir. Les théories du complot les rassurent dans leur niaiserie, dans leur fainéantise et dans leurs plaintes quotidiennes. « Le problème c'est l'autre, moi je suis normal, mais l'autre m'en veut, il est coupable de ma situation, de la situation de ce monde. »

Bertrand, quenellier schizophrène

Sacré Bertrand ! Je pourrais en rire, mais il ne faut pas, surtout pas. Ce jeune homme, employé, amateur de sports de combat, est originaire d'une petite île africaine. Sa couleur de peau le tracasse, il se sent rejeté. De plus, il est devenu musulman « par rébellion » comme il le dira, pensant parler en ligne à une jeune femme voilée. Notre ami enseigne aussi en banlieue parisienne, non loin de Grigny, dans une cité, où en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fanatisme qui découle d'une situation identitaire ou sociale faible. Le journaliste et intellectuel tunisien Afif Lakhdar¹⁵ décrit ce mécanisme du fanatisme qui devient raison et loi pour une frange des populations musulmanes dans le monde : « Sa violence est « djihad », ses assassins sont des « héros », ses kamikazes sont des « martyrs » (...) Toutes les violations précitées des droits de l'homme et toute cette violence sont le fruit du fanatisme que nous produisons et reproduisons à grande échelle dans notre système éducatif et dans nos médias. » Il définit aussi ce fanatisme et nos propres fautes : « Il s'agit de notre incroyable capacité à sacrifier les autres et à nous sacrifier pour assurer la victoire des idées de la communauté ». Pour cet intellectuel reconnu, fanatisme et terrorisme existent au travers de six constantes : le narcissisme, le culte du « père social », la haine de l'individu, le refus du relativisme, et enfin l'enthousiasme délirant pour la guerre sainte.

Beaucoup d'intellectuels français se sont emparés du phénomène et n'ont aucune légitimité ni psychologique ni de terrain, car ils ne connaissent pas le concept très vaste mais pointu de « la pensée terroriste dans l'islam ». C'est le titre d'un projet de recherche que je mène discrètement depuis le 11 septembre 2001. J'ai voulu comprendre ce qui a pu pousser Mohamed Atta à devenir le kamikaze d'une des plus audacieuses attaques de l'islamisme sur l'Occident. La majorité des pirates du 11 septembre 2001 étaient musulmans, ils se réclamaient de l'islam. Pourquoi rejeter leur pensée ? J'interpelle pour démontrer que l'islam est victime, mais aussi otage de sa propre majorité conservatrice. Les éclairés n'ont pas le droit de cité, les réformateurs sont considérés comme des mécréants par une minorité d'intellectuels militants politiques, suivis par des populations où la pauvreté intellectuelle est la

priorité de leurs dirigeants.

Les membres des cellules terroristes vivent dans un microcosme fanatique, coupé de tout centre d'intérêt autre que ceux du combat à mort, de la clandestinité, de l'isolement (on le verra plus loin avec le cas de Merah). Cette distance vis-à-vis du monde permet aux terroristes d'échapper au doute, à la remise en cause de leur engagement. En dehors de celui-ci, rien n'existe. En 2001, quelques mois avant le 11 septembre, une cellule du Groupe salafiste pour la prédication et le combat – dirigée par Saber, de son vrai nom Essid Sami Ben Khemais, passé par les camps d'entraînement d'Afghanistan - est surveillée par le Servizio per le Informazioni e la Sicurezza Democratica (SISDE), l'équivalent italien de la DGSI française (ex-DST). Des micros sont cachés dans l'appartement qui sert de « quartier général » à la cellule, tous les appels téléphoniques sont également enregistrés, écoutés, épluchés et analysés. Beni Heni, agent de liaison entre cette cellule et la cellule de Francfort qui projette un attentat au gaz contre la cathédrale de Strasbourg, rejoint Saber à Milan. Pour Beni Heni, une seule chose compte à ses yeux : mourir en shahid (martyre). Il dit « l'Europe est dans nos mains. Nous sommes désormais des moudjahidines expatriés, c'est notre mission. Nous devons être comme des serpents, nous devons frapper et nous cacher. Je ne vis que pour le combat et j'ai très envie d'organiser une attaque tout seul ». Chaque geste, chaque pensée est dictée par un « islam-code », comme le décrit Olivier Roy, politologue spécialiste de l'islam : « Sous la pression de la mondialisation a émergé un nouveau courant dans l'islam. Il se limite à définir un système de normes de comportement. Il refuse ce qui est de l'ordre de la culture au profit d'une sorte d'islam-code adaptable à toutes les situations : du désert afghan à l'université américaine. »

Scott Atran, psychologue américain, brosse le portrait des auteurs d'attentats suicides : « Les kamikazes sont des hommes jeunes [...] Dans l'ensemble, les auteurs d'attentats suicides ne présentent aucune caractéristique dysfonctionnelle sur le plan social ni aucun symptôme suicidaire. Ils n'expriment aucune crainte de leurs ennemis, aucun désespoir, aucun sentiment de n'avoir rien à perdre, d'être privés de toute possibilité matérielle qui serait liée à la rationalité économique ». C'est à la fois vrai et faux. Cette analyse fonctionnait pour les djihadistes de la génération 1990/2000, pas pour les enfants des générations suivantes, ni pour ceux qui les côtoient quand il s'agit de convertis par le syndrome de l'acceptation de groupe, une sorte de syndrome de Stockholm, identique à celui des otages. Mais il est clair que les volontaires pour les attentats suicides et poseurs de bombes se caractérisent surtout par leur détermination. Il suffit de voir Kelkal, Merah, Kouachy ou Coulibaly, Nemmouche ne rentrant pas dans cette catégorie, étant lui, un véritable psychopathe avec, comme je le pense, une maladie mentale sous-jacente.

Cette détermination est dite « sans faille » puisque ne souffrant d'aucun doute, comme nous l'avons déjà démontré avec Laurent Touchard dans *Le Livre noir du terrorisme*, que nous avons publié en octobre 2004 : cette détermination n'existe que dans le cadre du microcosme de la cellule, avec pour espoir le culte du shahid (le martyr). Si à l'époque la cible n'avait aucune importance particulière, nous avons vu avec l'avènement des djihadistes pro-état islamique ou Al-Qaïda, qu'elle revêt à présent une part importante tant dans le choix, que de sa place dans la société et de son influence ou impact médiatique (l'école juive de Toulouse pour Mohamed Merah, L'Hypercacher et les policiers pour Coulibaly). Rajoutons à ce concept d'enfermement psychique celui de mission car seul

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

franchement et sans mesure un expert du contre-terrorisme. Un avis de plus en plus partagé au sein même des services spéciaux en France, l'exécution extrajudiciaire (dont la main armée est le SA de la DGSE) pour les profils les plus dangereux aurait déjà été évoquée de vive voix lors de plusieurs réunions, dossiers à l'appui, comme ce jeune « Hamed », particulièrement surveillé, disparu des écrans radars et dont le retour en France posera sans doute « un souci majeur de sécurité nationale au vu de ses différents contacts sensibles en France ». Nous n'en saurons pas plus.

La liste s'allonge

Il y a plus d'un an, j'avais expliqué dans les médias et à la radio que les chiffres des djihadistes dépassaient largement les 400 combattants je n'étais pas le seul. Hélas donc, l'actualité nous a donné raison. Cette génération Merah est une génération aux abois, désintégrée, perdue dans les halls d'immeubles cramoisis des cités « à la française », et surtout, de l'intégration échouée qui incombe autant aux politiques qu'aux principaux concernés. Ils sont devenus un terreau fertile pour la semence islamiste, pour l'islam politique, l'islam de combat. Comme je l'avais constaté à Gaza avant le coup d'état du Hamas en 2007, le parti islamiste était présent dans toutes les strates de la société, là où l'État de Yasser Arafat et son parti, le Fatah, avaient échoué : santé, actions sociales, associations, éducation... et religion ! « Il y a deux profils de candidat, celui qui sait déjà qu'il veut combattre et celui qui passe d'abord par le chemin de la religion ». Le désespoir d'un avenir sombre, sans emploi, plus que par véritable conquête islamiste du monde, pousse la majorité de ces gamins à franchir la ligne rouge : sur 100 candidats, seul un quart ira jusqu'au bout et se retrouvera en

Syrie ou sur une autre terre de djihad. Ce qui fait en moyenne presque 3000 jeunes Français qui ont eu cette volonté ou ont tenté les premiers actes pour rejoindre les rangs du djihad. Cela ne veut pas dire qu'ils ne retenteront pas » expose notre expert du contre-terrorisme.

Les cas dont le public a connaissance s'enchainent, comme le témoigne depuis plusieurs années Jacques Bérès, médecin français âgé de 71 ans, et co-fondateur de Médecins sans Frontière et de Médecins du monde, et qui a réussi à rester clandestinement une quinzaine de jours dans la ville martyr de Homs, en Syrie, pour aider à soigner des centaines de blessés. Là, il a soigné plusieurs dizaines de jeunes combattants français, il en a vu mourir certains. Même si les médias ne donnent pas une importance capitale à son témoignage, les autres services de renseignement européens, arabes ou américains ne minimisent pas : c'est une véritable hémorragie de candidats européens vers la Syrie, Britanniques et Français en tête.

« On ne sait pas gérer, on surveille, on liste, on interpelle, mais des dizaines passent à travers les mailles du filet, car les filières de retour sont très structurées, les faux-papiers affluent, et un combattant sorti de France peut très bien revenir sous une autre identité, voire clandestinement et reprendre le cours de sa vie. On peut alors parler de cellule. Rien ne l'empêche de mener des actions sur le territoire, recruter et passer à l'action » rajoute un policier de l'anti-terrorisme.

Des dossiers « hallucinants »

Depuis la mort l'an dernier en Syrie de Nicolas et Jean-Daniel, deux frères toulousains convertis à l'islam radical, tout s'est accéléré dans les services spécialisés, mais les policiers appuyés par les renseignements de la DGSE sont tombés de

haut : la maman des deux Français a rappelé le numéro syrien qui s'était affiché sur son téléphone pour finalement parler à un Français qui lui annonça alors la mort de son deuxième fils. « Il y a des réseaux sur place déjà structurés depuis des mois et des mois, le plus actif étant sans doute affilié à l'État islamique en Irak et au Levant²⁰ – et en Syrie – (ISIS, émanation syrienne de l'Islamic State of Iraq and the Levant), là, nous n'avons aucune prise, ils sont très soudés, très méfiants, très paranoïaques » nous dit un militaire officier de liaison auprès des policiers de la DGSI. Parmi ces dossiers « hallucinants », celui de ces deux adolescents toulousains partis en Syrie sans en avertir leurs parents, ils sont rentrés auprès de leurs familles fin janvier 2014. Quelques jours plus tard, Nora, une jeune lycéenne à Avignon disparaît, l'analyse de son ordinateur révèle le plan : faire le djihad en Syrie. Au moment où j'écris son histoire, son frère est toujours à la frontière syrienne pour tenter de la retrouver.

Pourtant pour les femmes (et pour les jeunes filles), il n'y a pas cinquante solutions : ou elles servent d'esclaves sexuelles pour le repos des guerriers, ou elles sont mariées de force, ou elles sont envoyées telles des bombes humaines, sur la ligne de front. Au moment où j'écris ces lignes, un trentenaire affirme à la radio Europe 1 être parti combattre à Alep, mettant en garde la France et le président Hollande : « On arrivera jusqu'à Paris »²¹. Que faut-il de plus clair que ce message ? « C'est bien le plus grand danger auquel nous devons faire face dans les prochaines années, c'est aujourd'hui que tout se décide » avoue un policier du contre-terrorisme. La génération Merah finira par nous péter à la tronche.

Toutes ces questions, je vais en débattre avec un grand professionnel, quelques mois avant l'attaque de janvier 2015 puis quelques semaines après. Bernard Squarcini, surnommé

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

analystes du contre-terrorisme, une alerte avancée peut être le déplacement d'un individu, l'augmentation des conversations sur les forums djihadistes, l'augmentation de la menace sur des personnalités, ou toute autre forme de bruit de fond ou de changement de comportement sociétal, religieux ou politique, isolé ou de masse.

Kelkal, aux origines du djihad *made in France*

Nous sommes en octobre 1995, dans mes notes, je lis : « Sur toutes les Unes des journaux, à la télévision, le portrait de Kelkal. Ce jeune terroriste arabe, mort sous les balles des gendarmes, va en inspirer beaucoup d'autres, je le pense. Depuis début septembre, j'entends des mots cruels envers les forces de l'ordre dans les vestiaires, sur les rings, dans l'environnement réservé au sport, normalement préservé de la politique. Mes gamins se plaignent, encore et toujours, ils n'ont que ça dans la bouche .../... »

Plusieurs mois avant, ce 25 juillet 1995 à 17h30, une rame du RER B entre dans la station Saint-Michel à Paris. Le train s'immobilise, les portes s'ouvrent et une bombe explose. La station est plongée dans le noir complet, quelque chose brûle, une odeur âcre se dégage alors qu'une épaisse fumée engloutit le quai. Les premiers cris se font entendre. La France de Chirac vient de basculer dans le terrorisme islamiste. Il sera porté par un gamin de 24 ans. Il s'appelle Khaled Kelkal, il est pour moi le grand frère de Mohamed Merah, des Kouachi et de toute une génération de jeunes immigrés ou issus de l'immigration.

Patrick Lalande, alors juge antiterroriste, se trouve non loin de Saint-Michel, il n'hésite pas à descendre avec les secours, les policiers et les pompiers. Il voit les victimes, les équipes du SAMU procédant directement sur le quai à des amputations. Le Café du Départ, brasserie sur la place Saint-Michel, sert d'hôpital de fortune, de triage pour évacuer les blessés. Presque une décennie sans attentats, Paris retrouve la taule froissée, le sang, l'odeur de la poudre et la terreur. La France est loin de se

douter que l'ennemi est intérieur, qu'il est jeune, motivé, radicalisé et prêt à tout. Ce terrorisme touchera des femmes, des hommes, des Français, des enfants d'immigrés, des étrangers. Le témoignage à la télévision²⁴ d'Amar Lisser, handicapé suite à l'attentat, est particulièrement émouvant : « Chaque geste que je fais au quotidien, ça me rappelle le 25 juillet, donc c'est une date que je ne peux pas oublier. » Le lendemain, Jean-Louis Debré, ministre de l'Intérieur, propose au journal de 20h, en direct, la somme d'un millions de francs de prime pour celui qui donnera une information sur le poseur de la bombe, d'autant qu'il n'y a aucune revendication. L'enquête avance et la marque du GIA²⁵ se précise quand les enquêteurs tombent sur les restes d'une bouteille de gaz, ou quand les analyses parlent : poudre et désherbant, des clous, des boulons... Un explosif improvisé, une signature... Les indices pointent sur l'Algérie.

À cette période, le GIA a déclaré la guerre à la France et l'imam Abdelbaki Sahraoui a été tué à Paris. Puis, ce fut en 1994 l'affaire de l'Airbus de Marignane ; l'avion devait initialement s'écraser sur la Tour Eiffel... La guerre continuera dans l'ombre, et le GIA trouvera en Kelkal le parfait djihadiste *new age* jeune, prometteur, et indétectable, le profil type de l'anti-djihadiste, bien avant Mohamed Atta, l'un des pilotes des attaques du 11 septembre 2001.

Trois semaines après la bombe du RER, le 17 août, une autre bombe explose dans une poubelle à deux pas de l'arc de Triomphe, elle blesse gravement des touristes. Il y a comme une volonté délibérée de toucher des passants, des touristes mais surtout une économie... L'engin explosif est identique.

« Paris sur peur » titre *Paris Match*, la psychose s'empare des Parisiens mais aussi des touristes, plus personne n'ose sortir, on fait les courses à la va-vite, les provinciaux « montés

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

implacable. Koussa, c'est l'ami d'enfance et le compagnon d'infortune de Kelkal, ensemble ils ont déjà tiré sur les poulets le 15 juillet 1995 à Bron...

Mais lors de cette fusillade où tombe Koussa, un deuxième homme s'enfuit, les gendarmes ne l'avaient pas vu, des promeneurs l'ont aperçu. Et le rapprochement est vite fait : il s'agit de Khaled Kelkal.

Mais Koussa n'est pas un terroriste, il le dira plus tard aux magistrats – tout comme les deux autres jeunes arrêtés alors qu'ils leur apportaient dans une voiture volée des vivres, des armes, du matériel pour fabriquer des bombes – « c'était par amitié » diront ces gamins à la barre, « je l'ai aidé parce que c'était mon frère » dira Karim Koussa. Effectivement, c'était des copains de quartier, la bande à Kelkal. Ce sont avant tout des potes qui s'entraident, même dans les actes de terrorisme.

L'expertise sur les armes sera sans appel : le fusil à canon et crosse sciée a servi dans le meurtre de l'imam Sahraoui à Paris, le matériel et le dispositif de mise à feu est le même que pour les attentats sur Paris et Lyon. La boucle est bouclée.

Huit cents gendarmes à pied, à moto, lourdement armés comme l'escadron de paras du GIGN : l'EPIGN avec trois hélicoptères... la traque de Khaled Kelkal vient de commencer. Pour la petite histoire, le fils d'un des gendarmes qui a participé à cette traque sera dans le dispositif qui a traqué les frères Kouachi en janvier dernier. Comme quoi le contre-terrorisme, est aussi une affaire de famille.

Khaled Kelkal est repéré près d'une cabine téléphonique, des journalistes suivent les gendarmes qui sautent dans leur véhicule. Les hommes de l'EPIGN vont neutraliser Kelkal qui sortira son arme au moment de l'interpellation³⁰. Encore au sol, Khaled Kelkal a la force de lever son arme vers un gendarme qui

se trouve sur la trajectoire de son bras. Nous sommes en légitime défense, il n'y a pas photo, surtout quand on voit les rushes des journalistes de M6, clairement on aperçoit Kelkal au sol, lever son arme, dans la bande sonore on peut entendre : « finis-le ! »

Pour Robert Marmoz, un journaliste local, c'est un scoop, bidon, mais c'est un scoop. C'est lui qui va insister sur ce fameux « finis-le ! ». Dans *Faites entrer l'accusé*, Marmoz, face caméra, joue l'expert, et dit : « J'entends très clairement "Finis-le ! Finis-le !" Ce qui en termes techniques veut dire "bah tu finis le travail" c'est-à-dire « bah, tu, tu achèves la personne qui est à terre, quand on finit quelqu'un on achève quelqu'un ».

Ce genre de journalisme politique fait mal, il fait aussi mal que l'affaire Al Dura³¹, dans laquelle a clairement été démontré un grave défaut d'information. J'ai en ma possession une lettre de Charles Enderlin, qui ne m'attaquera jamais en justice, alors que des faits d'altération ou manipulation de l'information ont été clairement établis par ma longue enquête, bien avant que des publicitaires-politiciens en fassent leur business... et se fassent condamner ! L'investigation est un métier qui n'aime pas le mélange des genres...

L'article de Robert Marmoz devient le ciment de l'alibi d'une jeunesse auto-exclue et auto-désintégrée. Dans la tête des jeunes à cette époque, cet acte a été perçu comme une provocation, beaucoup de gens étaient choqués. Ecrit et lu à la Marmoz, forcément, ça choque. Où est le contrechamp ? Où est l'analyse de situation ? Où sont les faits ?

Alors forcément, se mentant à eux-mêmes, c'est le début de la pathologie chronique : l'éternel complot et ses racines très profondes. Dans cette France qui se réveille avec la mort d'un des siens devenu ennemi public numéro un, les jeunes ne voulaient pas croire en un Kelkal terroriste, parce que la famille

était assez appréciée, respectée, très bien intégrée, avec comme on aime le dire : « un père qui travaillait »... L'effet domino démarre à ce moment-là quand il y a, dans les cités, un fort sentiment de dénégation, d'injustice permanente. Pour les jeunes de la génération Kelkal, ce gamin « assassiné froidement » était devenu le bouc émissaire idéal.

Kelkal mort, le 6 septembre, jour des obsèques du plus jeune terroriste français, une bombe explose près de la station de métro Maison-Blanche (du nom du lieu où Kelkal a été neutralisé), un démineur – que j'ai rencontré en 2005 dans le cadre d'un ouvrage sur les démineurs – a eu le temps de mettre en place un périmètre de sécurité. La bombe explose sans faire de victimes graves, tout au plus une dizaine de blessés légers. La psychose à peine levée s'installe à nouveau sur la capitale. Le 17 octobre 1995, attentat du RER C entre les stations Orsay et Saint-Michel.³²

Les enquêtes vont aller très vite, les policiers sont surmotivés car dans la poche de Kelkal, ils ont trouvé le numéro de téléphone d'un certain Slimani, qui n'est autre que Nasreddine Slimani, 25 ans, un pote de quartier de Khaled Kelkal.³³

Slimani est un inconnu au bataillon, jamais passé dans les radars de l'antiterrorisme qui le place alors sous surveillance physique et téléphonique. Un certain Mehdi (qui n'est autre que Boualem Bensaïd) l'appelle régulièrement depuis une cabine parisienne du 15^e arrondissement de Paris. Il lui demande de réactiver le réseau de la région lyonnaise pour « continuer les actions ». Slimani rejoint Bensaïd sur Paris, ils sont talonnés de très près par le RAID. Ces policiers témoigneront quinze ans plus tard, lors d'un entraînement de boxe amical, « à l'époque, ce fut notre plus belle opération de contreterrorisme, notre plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Abdelkader à Hautes-Rives à 40 km de là et Mohamed au 17 rue du Sergent Vigné à Toulouse. Des caméras discrètes pointent sur les volets clos du 1^{er} étage du dernier domicile connu de Mohamed Merah. À ce moment précis, les policiers ne remarquent aucune activité, l'immeuble est sous surveillance, dans la précipitation (surtout pour ne pas éveiller les soupçons, selon un policier) les superflics de la DCRI vont commettre une erreur fatale, ils ne feront pas le tour du proprio, ce qui aura des conséquences désastreuses. Malgré les technologies à disposition des policiers, ils ne peuvent savoir si l'appartement est occupé, ils savent que Mohamed peut passer des journées entières à jouer aux jeux vidéo, c'est une réalité que beaucoup de joueurs et autres défenseurs du gamin ont réfuté, disant qu'il ne fallait pas lier jeux vidéo et crime ou terrorisme, le fait est que comme vous l'avez lu au début de ce livre, les jeux vidéo ultraviolents font entièrement partie de cette génération, ils sont la matrice d'une culture où une véritable surenchère de la violence pousse les éditeurs et développeurs à rendre prolifiques des licences comme *GTA*, *Battlefield*, *Far Cry* mais encore *Modern Warfare*. Des développements qui coûtent des millions de dollars et peuvent rapporter trois fois la mise, voire plus... Et surtout pas en imposant des jeux *Hello Kitty*, mais plutôt en trame de fond une bonne dose de testostérone, l'enfer des combats et du crime.

Cloîtré, Merah finit par mettre le nez dehors, il ouvre légèrement les volets et les policiers l'aperçoivent, il est donc « logé » comme le disent les flics. Mais Claude Guéant, alors ministre de l'Intérieur de Nicolas Sarkozy, décide, sans doute sous la pression de l'élysée de ne pas interpellier immédiatement les frères Merah. Guéant est à Toulouse, avec une cohorte de conseillers de l'Intérieur et de l'Elysée, d'autres viendront par la

suite, rajoutant la pression à la pression ; politiques d'alors et policiers du RAID me confirmeront plusieurs mois plus tard et sous anonymat n'avoir « jamais été autant sous pression », l'ordre était clair : attraper les Merah vivants. Le « pétage » se fera donc à trois heures du matin, juste avant la prière³⁴. Les policiers interviendront quelques heures avant, pour surprendre les deux frères dans leur sommeil, ils pensent – à tort ou à raison – que les Merah font la prière tous les deux au même moment, ou à quelques minutes de décalage.

« La prison ou la mort »

La surveillance continue devant les domiciles. À Toulouse un important dispositif est mis en place pour surveiller le quartier et l'immeuble où habite Mohamed Merah, mais pour ne pas éveiller les soupçons et risquer un scénario incontrôlable, les policiers se font très discrets. Une faille dont va profiter Mohamed Merah plus paranoïaque que jamais, en passant par l'arrière du bâtiment, sans qu'aucun policier ne le repère... Et il va ensuite se promener dans Toulouse pendant six heures puis rentre, comme si de rien n'était, sans que les policiers s'en aperçoivent... Il rendra visite à une amie, sans doute cherchait-il une planque pour échapper à la traque des policiers, se sentant surveillé ? Surtout depuis ce matin du 20 mars, où il a entendu un hélicoptère tourner au-dessus de son quartier...

C'est chez cette amie que les policiers retrouveront deux sacs que Mohamed avait laissés. Dans l'un, des sacs de vêtements propres, puis une caméra GoPro, la fameuse caméra, qu'il portait sur lui pendant les attentats. Avec la caméra, les flics trouvent deux cartes mémoire, les fichiers originaux puis un montage d'une vingtaine de minutes.

Toujours en promenade à Toulouse alors que les policiers

quadrillent son quartier, Mohamed Merah ira poster le montage des vidéos des massacres. C'est ce montage qui sera envoyé au siège de la chaîne de télévision Al-Jazeera à Paris. À cette période, j'étais consultant sur les questions politiques et de terrorisme pour cette chaîne, j'y ai commenté pendant plusieurs débats la campagne présidentielle, puis l'affaire Merah. À cette époque, aucun journaliste n'avait vu la vidéo. J'ai alors demandé expressément à Zied, le patron du bureau de Paris, de pouvoir visionner avec lui ladite vidéo ; nous devons la voir ensemble pour y déceler des indices et surtout détailler le mode opératoire ainsi que l'armement. Finalement, Zied refusera poliment ; j'apprendrai quelques mois plus tard de la bouche d'un policier que la chaîne d'information qatarie n'a pas eu très longtemps accès à la vidéo, les enquêteurs l'ayant saisie. J'apprendrai aussi d'une de mes sources auprès des services de sécurité israéliens que la fameuse vidéo avait été visionnée en personne par le cheikh Hamad Al-Thani, l'émir du Qatar, ainsi que par quelques autres dirigeants du Moyen-Orient, et même les Algériens... Vidéo que les services israéliens ont aussi récupérée, mais comment ?

Dans le sac de sport, les enquêteurs trouvent aussi une lettre, une sorte de testament, on peut y lire : « Voici le message d'un serviteur d'Allah et d'un soldat d'Al Qaïda », un policier voit dans cette phrase l'indice probant que Mohamed parle pour les deux Merah : le serviteur d'Allah (son frère religieux et très intégriste) et le soldat, lui-même. Puis cet aveu incroyable : « Oh, vous les Français, Nous vous combattons comme vous combattez mes frères en Afghanistan » [...] « Le jour de nos attaques ça a été le plus beau moment de ma vie. « NOS attaques », Merah démontre ici qu'il n'est pas si loup solitaire que ça... Puis il évoque les deux issues possibles : « la prison la tête haute ou la mort avec un grand sourire ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

presque un luxe dans les milieux modestes, surtout dans la jungle des quartiers, cités et autres banlieues où les tentations sont diverses, les chemins vers la criminalité très faciles ; je citerai simplement un policier du 93 : « ici tout ce qui mène vers le crime est facile, simple, c'est à la portée de tous, l'environnement est plus que fertile, par contre, suivre un chemin hors du côté obscur, c'est le parcours du combattant. » Pour le petit Mohamed Merah, le cadre n'est plus à l'équilibre, sa mère est vite débordée, d'autant qu'il n'est pas le seul enfant de Zoulikha ; très vite les éducateurs repèrent l'enfant en danger. D'abord, ils donnent l'alerte en avril 1997 : « Mohamed rentre de l'école quand il veut, se met à table s'il le désire, et se couche de même quand il le souhaite » puis quelques lignes plus loin « l'enfant est en danger par manque d'un cadre éducatif minimum ». Il changera alors d'école, Zoulikha place Mohamed, neuf ans, en foyer, souhaitant l'éloigner de ce milieu qu'elle considère néfaste pour son enfant. Mais là aussi, les éducateurs tirent le signal d'alarme et ils l'expriment dans un rapport éducatif du 18 août 1997 (issu du Centre commun d'action sociale de la maison d'enfants Ramel) :

« Au vu des problèmes de comportement qu'il avait posés l'an dernier à l'école primaire de la Terrasse, Mohamed a changé d'école et est scolarisé à Guillaumet en classe de CM1 [...].

[...]. reconnaissant les difficultés qu'elle pouvait rencontrer avec son fils, avançant qu'elle ne souhaitait pas que Mohamed finisse comme ses frères et pour qu'il soit protégé des mauvaises influences qu'ils pourraient avoir sur Mohamed ainsi que leur violence [...].

[...]. Pour Mohamed les choses n'ont pas été aussi simples et ont provoqué des crises de larmes car la question de l'éloignement géographique était un sujet crucial [...].

[...] Mohamed a manifesté son étonnement d'être toujours

là : « Je pensais que j'irais dans un autre foyer » dit-il sans toutefois sembler mécontent de la situation [...]. »

Les années s'enchainent, Mohamed passe de foyer en foyer, les éducateurs qui l'ont eu sous leurs ailes décrivent un garçon vif, intelligent, réactif, mais incontrôlable.

Ce caractère bien trempé ne vous rappelle personne ? Khaled Kelkal a été extrait de son milieu, de sa bulle, la cassure interviendra au lycée, où il avouera ne pas s'intégrer lui-même, disant que c'est impossible.

En 2002, Mohamed, 14 ans, est plein de fougue, ne se laisse pas faire et bascule dans la violence physique et verbale, injuriant les filles, participe à des dégradations, des bagarres, des vols. Tout est consigné dans les rapports des éducateurs ; eux ont vu, eux savaient depuis le début : « il refuse l'autorité des adultes autant qu'il réclame leur affection ». En relisant ces rapports, j'ai l'impression d'avoir croisé des dizaines de Merah, des centaines peut-être...

En novembre 2014, je réussis à prendre contact avec un jeune djihadiste français, parti en Syrie et qui fait partie du groupe qui me menace de mort. Nous avons de longues et vigoureuses conversations en ligne, je lui dis que c'est l'ex-éducateur qui lui parle, pas le journaliste. Les noms d'oiseaux vont fuser des deux côtés, mais je prends l'ascendant, je puis parfois devenir plus voyou que voyou, je lui demande de revenir, de penser à sa mère, à sa famille. Fin janvier 2015, il sera tué avec un autre Français et un Belge dans un bombardement à Kobané, ville martyr reprise depuis par les kurdes pechmergas. Quelques jours plus tard, je parlerai à sa femme restée à Raqqa, épice de l'organisation terroriste de l'État islamique. Au bout d'une très longue conversation, elle n'hésitera pas à me dire : « j'ai lu vos échanges, il m'en parlait, tu le faisais rire, il disait qu'il aimait bien les gens comme toi, avant. »

Il avait besoin d'affection, mais aussi d'une confrontation avec un vieux briscard, mais surtout pas de « grand frère » moralisateur, juste quelqu'un qui soit capable de le comprendre et de parler comme lui, quelqu'un qui le pousse à bout, qui le traîne au sol, puis le relève avec respect. C'était ça, Mikael avait besoin d'un modèle qui le colle contre le mur de sa contradiction, mais le respecte. Pourtant, il avait pris le mauvais modèle, et s'était engagé au cœur du terrorisme.

Je ne sais pas si j'aurais ramené Mikael Batista alias Mikael Omar de l'enfer du djihad, mais j'aurais essayé. Sensation bizarre, sur le moment j'ai eu de la peine pour celui qui m'a menacé – ainsi que ma famille – du même sort que les journalistes de Charlie Hebdo. Sans doute a-t-il égorgé, tué, pillé, violé, assassiné au nom d'un dieu sanguinaire, au nom de cette secte ? Mais en réfléchissant, j'ai eu l'impression d'un immense gâchis, d'une terrible perte. Ces enfants sont perdus, Mohamed Merah en est l'exemple original. Il faudra mettre en place des systèmes pour détecter plus tôt des photocopies de Merah en puissance, et donner les moyens aux familles, éducateurs et policiers. La justice ? Elle est à la base de beaucoup de nos problèmes et ne se remet pas suffisamment en question, mais jusqu'à quand ?

Mohamed Merah adolescent n'a pas de modèle, pas d'affection, pas de reconnaissance, la bombe s'amorce le jour où son père est condamné à 4 ans de prison pour trafic de stupéfiants. Plus aucune autorité ne fonctionne sur lui et à 14 ans il passe un cran au-dessus en agressant une assistante sociale qui tentait de le consoler. Cette adolescence violente, il la passera dans le quartier toulousain des Izards, au nord-est de la ville Rose. Toulouse est une ville où à 17 ans j'étais pensionnaire, et comme Mohamed, la maison familiale jouxtait un terrain de football. Sacrées coïncidences. J'avais obtenu la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rompre toute filature à son encontre, il vérifie notamment l'absence de dispositif technique sous son véhicule [...] La source confirme le comportement paranoïaque de MERAH [...].

Aucune observation ne nous a permis directement de confirmer son appartenance à un réseau de soutien djihadiste [...] »

Pourtant, une note plus tard, on remarque l'opinion en section III d'un policier :

On notera sa progressive réapparition au contact de cibles du service proche de la mouvance salafiste radicale toulousaine [...].

Et enfin un autre rapport confirme que « plusieurs éléments significatifs laissent supposer l'implication de Merah dans une filière d'acheminement de combattants vers des zones tribales afghano-pakistanaïses. »

Pour les policiers, c'est clair, après plusieurs mois de surveillance, Merah est peut-être parti en repérage, d'où ses nombreux voyages au départ de Paris d'abord, puis les vols locaux qui l'ont mené finalement en Afghanistan jusqu'au fief des Talibans, Kandahar. « On se base sur des faits marquants antérieurs à son départ, l'analyse de son périple et enfin ce retour sur Toulouse qui nous a révélé un comportement inquiétant » rajoute le policier qui a fait partie du dispositif de surveillance.

Pourtant, même si les ingrédients paraissent suffisants pour arrêter, interroger et mettre hors d'état de nuire Mohamed Merah, ce ne sera pas le cas. Chercher à comprendre les impératifs et le rouage judiciaire, administratif et politique de la lutte contre le terrorisme est parfois un sacré défi. « Si on commence à mettre sous les verrous le moindre gamin qui pourrait coller au profil Merah, c'est 80 % de la jeunesse qu'on va foutre en taule » avertit ce policier dépité qu'on ne puisse pas

comprendre son travail face à une justice souvent trop technique et aveugle : « l'intime conviction ne suffit pas et les indices ne sont pas des preuves, c'est facile de gueuler avec la meute une fois que le type est passé à l'acte, mais dans ce genre de dossier il faut des écoutes significatives, des contacts établis, un plan détaillé, des armes, des explosifs. Il faut que l'intention de passer à l'acte soit avancée, marquée, validée, il faut que la preuve soit matérialisée. Vous savez combien d'attentats nous avons déjoué en France depuis Merah ? Plus d'une vingtaine, on n'en parle pas. Les bombes désamorçées, les réseaux démantelés, les plans déjoués in extrémis, nous gardons un paquet d'affaires pour nous, parfois certaines fuient dans la presse, mais je le dis : nous sommes en guerre » rajoute ce policier de la DCRI³⁹.

Ce livre n'est pas là pour refaire le procès du renseignement toulousain ou des failles du processus antiterroriste en France, je tente simplement d'analyser et de vulgariser une situation explosive grâce aux faits et à tous les éléments, qui, mis bout à bout permettent d'établir un schéma de compréhension plus clair pour le commun des mortels.

Le 19 août 2011, Mohamed Merah, toujours sous surveillance de l'antiterrorisme toulousain, s'envole pour le Pakistan. Il y rencontrera les djihadistes qu'il a tenté de contacter en Afghanistan. Il jouera aussi la duperie – la taqiya, l'art de la tromperie dans l'islam combattant – en tant que touriste, avec sa belle gueule et son toupet, il passera à travers les filets de la police pakistanaise, après son retour, seuls les services français posséderont les relevés des IP⁴⁰ d'origine (la plaque d'immatriculation de l'ordinateur utilisé et son origine) qui montreront que Merah a envoyé des emails à sa famille depuis des places plus connues pour leur intégrisme que pour

leurs beautés touristiques. Le 9 octobre 2011, il se paye même le luxe de passer à Abbottabad, la ville où était planqué Ben Laden⁴¹ et où se trouve la fameuse villa, détruite depuis, mais la zone est devenue un lieu de pèlerinage obligé pour tout djihadiste qui se respecte. Il rejoindra les zones tribales ; un an avant il était de l'autre côté, touchant presque au but, mais stoppé net dans sa progression par la police afghane. Cette fois-ci, il a eu le temps de se renseigner, d'étudier... Intelligent, Mohamed s'adapte vite, il « percute » vite.

« Un authentique moudjahid »

C'est en septembre 2011 que Merah trouve enfin ce qu'il est venu chercher, non pas les talibans, non pas les combats, non pas des conseils, rien de tout ça. À Islamabad, Merah y rencontre l'imam islamiste Abdul Aziz Ghazi, celui de la fameuse Mosquée rouge. L'imam déclare, à qui veut bien venir le voir, qu'aujourd'hui, il « considère Merah comme un authentique moudjahid d'Allah ». Et fait bien comprendre le message aux journalistes qui l'approchent⁴² : « Avant de venir au Pakistan pour leur entraînement, les gens comme lui ont compris le concept du djihad, et accepté dans leur cœur le chemin montré par Allah. »

Mais au-delà de toute chose, au-delà de toute analyse, ma longue expérience démontre dans ce dossier le constant besoin d'être reconnu, validé, approuvé par des gens qui comptent, par des personnages, des autorités aux profils « supérieurs » socialement et spirituellement. Et Mohamed le gamin voyou du quartier est venu chercher une approbation de Merah, le gamin doué, intelligent et capable. Et ça, l'imam Ghazi, cette autorité spirituelle aux yeux de Merah, l'a bien compris, il lui donne ce que le gamin de Toulouse est venu chercher, une démarche

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

précision, un rouage essentiel à toute opération. Pour cela, il faut pouvoir compter sur des hommes et des femmes insoupçonnables, sur des sympathisants, sur des collaborateurs ponctuels.

C'est là un sujet très peu abordé dans des documentaires, des reportages ou des articles de presse, car il présente le plus souvent peu d'intérêt pour le lecteur lambda, et c'est madame Michu qui va râler, mais, hélas, c'est un état de fait : vous ne trouverez des articles que dans les publications spécialisées.

C'est aussi une autre guerre que nos services du contre-espionnage et du contreterrorisme mènent dans un très grand silence, de nuit et en passant sous le radar de n'importe quel policier, magistrat, avocat ou journaliste.

Chaque camp mène sa propre guerre secrète, possède ses soldats secrets, agit en silence, active ses pions, avance masqué, calmement, indétecté, indétectable.

En France, l'une de mes sources à l'antiterrorisme me confirme que des commerciaux travaillant chez des opérateurs téléphoniques peuvent très facilement obtenir toute une batterie d'informations en entrant un numéro de téléphone d'une « cible ».

Comme cette histoire à peine croyable d'un jeune commercial dans la téléphonie mobile et Internet. Ce dernier avait entré sur son terminal plusieurs numéros de téléphone, disant que ces personnes s'étaient présentées pour « consulter leurs points, effectuer une demande de changement de mobile ou de forfait ». Il a été confondu par les demandes, dont certains numéros auraient fait clignoter les lumières rouges. Après vérification, grâce à la vidéo-surveillance et au positionnement des « clients » visés, le doute se précisait : ces derniers n'avaient jamais mis les pieds dans cette boutique, et ne la connaissaient même pas... Ce jeune commercial plein d'avenir avait un terrible

secret : aider les islamistes. L'antiterrorisme est passé par là, il sera stoppé net dans sa progression fanatique.

Comment ne pas faire le rapprochement avec cette adjointe de sécurité dans la police qui a eu accès à des informations sensibles d'un aéroport, lui permettant de transmettre (à des tiers identifiés) les dispositifs de sécurité de la compagnie aérienne israélienne El Al ?

Comment ne pas faire le rapprochement avec cette même personne qui – sous l'influence de la femme d'un président d'un pays d'Afrique du Nord – effectue des recherches sur les fichiers de police pour y trouver l'adresse du domicile de deux journalistes ayant travaillé sur un ouvrage concernant ledit président ?

Comment ne pas s'insurger, alors que je suis clairement menacé, qu'un chauffeur de taxi d'une grande compagnie de taxis parisiens donne en clair et à des islamistes sur les réseaux sociaux mon adresse personnelle ? Ce chauffeur était effectivement venu me chercher au pied de mon ancien domicile...

« C'est une question très sensible et épineuse, on est loin du délit de faciès, de la xénophobie et des amalgames, nous devons redoubler d'efforts et être très intelligents sur ces coups » m'explique ce policier qui a traqué les sympathisants islamistes gravitant autour des installations ou des centres de recherche nucléaires...

Peu nombreux sont ceux qui, en France ou en Europe, connaissent le cas d'Ali Mohamed aux états-Unis, il fut arrêté le 10 septembre 1998 dans la plus grande discrétion.

Bien avant les attentats du 11 septembre 2001, le FBI surveillait de très près les activités de celui qui fut l'un des meilleurs instructeurs et conseillers de l'armée américaine sur le monde arabe et le terrorisme. Ali Mohamed, 48 ans à l'époque

des faits, 63 ans aujourd'hui, est un ancien agent de renseignement égyptien naturalisé américain. Il a été sergent dans l'armée des États-Unis, où il était affecté à une unité des Forces spéciales du fort Bragg, en Caroline du Nord. Ayant quitté l'armée en 1989, il s'est lié au début des années 1990 avec l'organisation du djihad islamique égyptien, qui travaille aussi avec Al-Qaïda. Par la suite, dans des camps au Pakistan et en Afghanistan, il a formé des combattants aux techniques de surveillance et de renseignement.

Ali Mohamed est inculpé des attentats presque simultanés du 7 août 1998 touchant les ambassades des États-Unis à Nairobi et à Dar-es-Salam, et d'avoir, avec Wahid El Hage, Mohamed Sadik Odeh, Mohamed Rachid Daoud Al-Owali et Khalfan Khamis Mohamed, participé à une association de malfaiteurs visant à assassiner des Américains. Quelques mois avant le début de son procès, Ali Mohamed a plaidé coupable à cinq chefs d'accusation liés au complot visant à tuer, à enlever ou mutiler des ressortissants des États-Unis, de hauts responsables et des employés du gouvernement américain, et à détruire des bâtiments du gouvernement des États-Unis.

Le 15 mai 2001, alors que le jury décide du sort des quatre hommes – accusés des attentats contre les deux ambassades américaines en Afrique orientale – et termine ainsi sa troisième journée de délibérations, Ali Mohamed patiente sagement, dans un endroit tenu secret, que sa condamnation soit prononcée un peu plus tard dans l'année.

Comment le FBI ou la CIA ont-ils pu laisser Ali Mohamed arriver si haut dans la nomenclature des services et de l'armée ? Il faut comprendre que le FBI décide de le laisser en liberté et de l'utiliser comme informateur ; « apparemment, les autorités étaient très excitées de pouvoir enfin posséder quelqu'un qui livre des informations sur Ben Laden, mais elles n'ont pas su le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vosre jeunesse, si vous ne faites rien pour la guider, l'aider à s'intégrer, la respecter, la diriger et la motiver, elle ira tôt ou tard embrasser le djihad international. »

Au moment où il termine la phrase, je remarque que le hall de l'hôtel grouille de monde, ils portent des lunettes fumées et regardent le plafond fait de grandes baies vitrées ; « ils essayent de voir l'éclipse, mais ici elle sera partielle, il faut aller plus au nord » me dit mon invité. J'avais été trop absorbé ces paroles prophétiques qui résonnent encore dans ma tête : en effet elles recouvrent ce que j'ai vécu et ce que je pense... du coup j'en avais raté l'éclipse du 11 août 1999, la dernière du millénaire et du XX^e siècle.

Que répondre à ce prophète du terrorisme presque seize ans après ?

Soyons un peu réalistes : en 1998, le produit marketing que la gauche « bobo-caviar » et ses associations « antiracistes » veut nous refourguer, c'est un pack de onze gusses (+ un bonus de onze autres en réserve) : des Blancs, des Noirs et des Arabes. Les cerveaux usés de Solferino vont commencer à nous survendre le truc en expliquant que « black, blanc, beur » c'est mieux que noir blanc et arabe, c'est « djeunz », moderne, c'est moins « marqué ». Si tu es noir, ce n'est pas bien, c'est une insulte, alors la gauche et ses associations – qui ont déjà digéré le mot « arabe » – vont engloutir les Africains et Afro-Français dans le concept de « black ». Parce que Denzel Washington est « black » et que c'est un acteur « cool » qui fait mouiller la petite militante bobo de la rue Oberkampf... Sauf que des Denzel nous en avons aussi, et quand un superbe acteur noir se présente, certaines productions déclinent le candidat potentiel. En cause, des critères qui éliminent d'office tout prétendant au titre « visiblement issu de l'immigration » et je cite ce petit

directeur de casting non loin de Bastille... Si les Arabes et les Noirs « minorités visibles », sont autant stigmatisés dans notre pays (plus que les Asiatiques, d'ailleurs) c'est effectivement la faute incontestable et indiscutable de la gauche clientéliste, des communistes d'un autre âge, de la droite molle et de l'extrême droite cryogénisée par l'ignorance des réalités qu'elle évoque.

1998, cette année-là, c'est la coupe du monde de foot et la victoire de la France. Franchement, et très sérieusement, quand on réfléchit un peu, ce n'est pas l'action la plus importante pour notre avenir. D'un côté le rêve, pur produit marketing survendu par la gauche, de l'autre, les prémices d'une guerre de cent ans et plus.

Allez ! Soyons un peu mystiques à présent : en 1998, un certain Oussama Ben Laden, milliardaire déchu du royaume saoudien lance officiellement le « Front international islamique contre les Juifs et les croisés », une fédération de groupes islamistes. Il émet alors une fatwa dans laquelle il décrète que le devoir de chaque musulman est de « tuer les Américains et leurs alliés, civils et militaires » où que ce soit. Le poison circule déjà...

Le 7 août 1998 à 10h30, le Kenya et la Tanzanie sont plongés dans l'horreur. Les attentats aux voitures piégées devant les ambassades américaines font plus de 250 morts et des milliers de blessés; Vous l'avez lu plus haut, ces attentats ont été planifiés par l'équipe d'Ali Mohamed, l'infiltré dans l'armée américaine.

C'est aussi en 1998 que David Courtallier, l'un des convertis du gang de Roubaix, aurait rencontré Jamal Zougam, le cerveau des attentats de mars 2004 à Madrid.

Bref, s'il vous arrive encore de rêver aux mensonges marketing d'un parti loin des réalités du terrain, vous pouvez faire comme moi, vous pouvez revoir sur YouTube la finale de ce

12 juillet 1998 : et un ! Et deux ! Et trois zéro !

Trois zéro pointés pour la France d'aujourd'hui :

- Refuser les statistiques ethniques et donc ignorer les besoins essentiels de sa propre population.
- Imposer la diversité et la « discrimination positive » alors que la diversité s'insère naturellement, d'elle-même, dans un processus social qu'il faut accompagner et non pas forcer. Ce « forcing » fait monter la xénophobie ambiante, j'en ai été témoin dans les entreprises...
- Régenter le mode de pensée : la xénophobie « anti-blanc » n'existe pas, seules les autres minorités (visibles) sont victimes ! Tout type de xénophobie existe, à plus ou moins grande échelle mais le rejet de l'autre pour ce qu'il est physiquement ou ce qu'il représente est une réalité qu'il ne faut pas détourner pour garantir les droits d'un autre ayant le profil « de la victime idéale » politiquement parlant.

Magnifique coup d'essai, superbe tir en pleine lucarne ! Félicitations, cher Lionel Jospin, la qualité de votre courage politique, celui de fermer les yeux sur la réalité me surprendra toujours.

Il est beaucoup plus courageux pour un homme politique d'aller chercher des valises remplies de billets auprès des ambassades du Moyen-Orient. Non, je ne donnerai aucun nom...

L'ancien éducateur sportif que je suis en témoigne aussi, à l'époque : combien de fois ai-je dû reprendre un gamin arabe qui insultait un gamin africain ? Combien de fois ai-je vu – alors en reportage avec des policiers – des bandes se déchirer dans l'ultraviolence pour un regard, une dispute pour une femme en boîte de nuit ? « Ce sont les négros là », « c'est le sale Arabe et son cousin là »... Entre Arabes et Noirs rien ne va plus, déjà

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vers la presse pour vociférer leur message de haine raciste et antirépublicaines. Pendant ce temps, les deniers casseurs sont simplement raccompagnés par la police vers les stations de métro, alors que les plus durs sont pourchassés sur les Champs-Élysées sous l'œil incrédule des touristes assis en terrasse, ça galope sur les Champs ! Au passage, les jeunes sauvageons ne peuvent s'empêcher de hurler ou d'agresser des touristes, des femmes de préférence, un acte d'un courage et d'une bravoure incroyables.

Ainsi va la vie à Gaza-sur-Seine !

Mais si tout s'arrêtait là, si tout n'était finalement qu'un droit, le droit légitime et inconditionnel à manifester ses opinions ? Hélas, cette population-là ne cherche aucunement à se faire respecter, et pour cause : plus les organisateurs font savoir qu'il y a un risque de violences, plus la préfecture de Paris se braque, et plus la PP se braque, plus les organisateurs parlent d'un « déni de liberté ». Le serpent se mord la queue, mais c'est calculé.

Et un flic des ex-RG – spécialiste du phénomène – de rajouter suite à ces actions de la génération Gaza : « On leur a bourré le mou pendant des années avec “la Palestine”, même s'il y a effectivement un problème, une dispute de territoires, ces gamins et jeunes adultes d'ici prennent part à un conflit auquel ils ne connaissent rien, ni à la situation géopolitique ni à l'histoire. La seule chose qu'ils voient, c'est que ce sont des musulmans, point barre. Ils ne vont pas chercher plus loin. C'était parfait pour créer et gonfler un conflit pour s'opposer aux juifs ; très souvent ce discours revient en avant à chaque discussion. Et ils sont passés très rapidement d'une violence de bande, au djihad avec, aussi, une piètre connaissance du conflit israélo-palestinien. »

Lors du conflit qui opposera Israël au Hamas durant l'été

2014, des citoyens français juifs seront agressés sur tout le territoire français. à Sarcelles, plusieurs d'entre-eux seront menacés de mort, des commerces tenus par des juifs seront attaqués et pillés. Un jeune homme « avec une tête de juif » se fera casser le nez, manque de chance, c'était un musulman aux yeux clairs... Un français d'origine libano-syrienne !

Face aux caméras de France 2, un groupe de petites frappes s'exprimait alors sur ces événements : « Vous avez vu ce qu'ils (les juifs) leur font en Palestine ? Eh bien, nous, on leur fait la même chose, ici, à ces juifs ».

59. Ahmed Yassine, né en 1937 et mort dans une attaque israélienne le 22 mars 2004 à Gaza, était un terroriste bien connu : il était le fondateur et guide spirituel du Hamas. Il jouait de son handicap et de son âge pour tromper, mais c'était un homme cruel, responsable de la mort de centaines de personnes. Le monde s'est « offusqué » de son élimination par Israël qui était là dans son droit le plus légitime.

60. SDIG : la sous-direction de l'information générale de la direction centrale de la sécurité publique a été créée après la fusion DST/RG donnant naissance à la DCRI puis DGSI.

61. Un PFMAG, personnel féminin manifestant antimondialiste et gauchiste. Plus sérieusement : Une lectrice, militante ou bloggeuse du site web Bellaciao, publication préférée des ultras, dont black-blocks, gauchistes et militants du Front de Gauche. Généralement affublés d'un keffieh blanc et noir, d'un pantalon large et d'un t-shirt à l'effigie du terroriste cubain : Che Guevara.

2005 : Intifada des banlieues, réveil ou révolution ?

Ce 27 octobre 2005, à Clichy-sous-Bois, la police nationale tente d'interpeller trois jeunes individus soupçonnés de vol. Comme toujours, comme une sorte de rite, une habitude consommée, ils se soustraient aux injonctions des forces de l'ordre.

Les gamins prennent alors la fuite, cherchant à se cacher dans un transformateur. Zyed Benna, 17 ans et Bouna Traoré, 15 ans, meurent électrocutés. L'arc électrique touche Muhittin Altun, 17 ans. Il sera grièvement brûlé, passant à quelques millimètres de la mort. C'est lui, qui sur son lit d'hôpital, appellera au calme quand la France sera en feu...

Très rapidement, la nouvelle s'est répandue et la rumeur a fait de la police la responsable de ce drame. Les premières violences se produisent dans la nuit du 27 au 28 octobre dans les quartiers du Chêne-Pointu et du Bois-du-Temple, à Clichy-sous-Bois en Seine-Saint-Denis, où des policiers et sapeurs-pompiers ont été agressés par des émeutiers très violents. Quelque chose est en train de se passer. Les affrontements semblent à la fois spontanés et organisés, un paradoxe que beaucoup de policiers perçoivent. Surtout quand la tension commence à redescendre, quelque chose rallume la mèche.

La nuit du 30 octobre marquera le début de ce qui préfigurera les multiples conflits urbains de demain. En plein Ramadan une grenade lacrymogène est lancée dans la mosquée Bilal, c'est le drame... préfabriqué ! Les premiers fidèles n'ont pas le temps de sortir que déjà tout autour, des barbus crient au scandale et à l'insurrection... Et la communication est très bien

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le faire, il va jouer quitte ou double, il va séduire comme il le fait déjà : Nicolas Sarkozy. Et il va secouer aussi les policiers : « ce que je vous demande de faire c'est d'interpeller les émeutiers »⁶⁷. Et pour cet ordre donné, ce feu vert enfin tant attendu, les CRS et autres BAC ou policiers venus en renfort vont revoir entièrement leurs tactiques (tactiques qui seront payantes en 2007, lors des émeutes de Villiers-le-Bel, nous le verrons plus loin). Les policiers vont travailler par petits groupes, discrets, mobiles, ils s'adaptent à la technique de contre-guérilla urbaine, font des incursions rapides, interpellent et se replient avec les poissons dans le filet. Les CRS évitent d'avancer en masse, sur une seule ligne, là où ils deviennent des cibles parfaites aux balles de petit calibre (22LR), aux plombs et aux roulements à billes.

Le 8 novembre 2005, c'est un Dominique de Villepin, froid, résolu qui annonce l'état d'urgence à l'Assemblée nationale ; le Conseil des ministres a voté un décret pour mettre en œuvre « des mesures de couvre-feu ». Et la dernière fois qu'il était en vigueur, c'était pendant la guerre d'Algérie... sombre ironie de l'histoire ou retour aux sources ? Aux origines ? La France contre des enfants d'immigrés devrais-je écrire ? Mais en réalité, ce sont des enfants d'immigrés qui sont contre la France, ils la rejettent, ils la conspuent, ils ne sont plus français et ne veulent plus jamais être « traités » de Français. Crise de sens, crise de repères, crise d'identité, comme le dira le président Jacques Chirac en s'adressant aux Français.

Dans ce vaste chaos social, il y a cinq acteurs importants : les jeunes émeutiers, les policiers, les hommes politiques et élus, les médias et enfin l'habitant de quartier, le travailleur pauvre, la classe ouvrière ou classe moyenne inférieure, celui qui avait décidé de rester ou qui n'avait pas les fonds nécessaires

pour quitter ce merdier ambiant. La désintégration sentait déjà la poudre... Et de cet acteur, de cette partie de la population, on a l'impression que tout le monde se fout royalement. Quid de la femme de ménage, mère isolée, dont on a brûlé le véhicule ? Quid de ce médecin dont la voiture a été calcinée parce qu'il y avait un gyrophare bleu sur son tableau de bord : « vous savez, le pire est arrivé à un confrère qui fait du transport de sang en urgence, c'est pourtant marqué dessus en gros caractères en rouge. Ça devrait être marqué en arabe peut-être ? ». Je relis mes notes, dois-je laisser cette dernière phrase ? Dois-je faire comme le font certains de mes confrères militants et quelque peu schizophrènes ? Dois-je m'autocensurer ? Dois-je avoir peur de me faire traiter de « raciste » ? D'islamophobe ? Ou dois-je tout simplement rapporter des propos, même dictés sous l'énervement d'une situation ubuesque, impossible à vivre. J'écris. Sans filtre et j'écris. Au diable l'auto-censure.

Reprenons donc : La scène est incroyable et peu documentée par les médias : une mère de famille hurle en présence de plusieurs habitants d'une HLM de banlieue, son fils et ses copains ont foutu le feu au véhicule... familial, puis ils ont caillassé une voiture de SOS médecins...

Parlons-en des médecins, en plein dans les émeutes en 2005, j'en rencontre un devant la cité du Chêne Pointu à Clichy-sous-Bois. Ahmedi le toubib vient de saluer les pompiers, et il « patrouille » avec quelques autres parents, des jeunes adultes, les « grands frères », certains barbus aussi, il explique : « les médecins ne peuvent pas venir pour les urgences, alors on essaye d'aller expliquer aux jeunes d'arrêter de tirer... enfin de caillasser les camions de pompier, les véhicules de premiers secours et ceux de mes confrères de SOS médecins. J'assure une permanence médicale là où mes confrères ne peuvent pas aller, moi on me connaît ».

La presse a peu rapporté les paroles de ces habitants, de cette population des banlieues. Comme elle aime tant se donner bonne conscience, une certaine presse ne supporte pas d'entendre le contraire de ce qu'elle écrit pour se rassurer, rassurer sa bourgeoisie parisienne et ses notables, aussi déconnectés de la réalité que peut l'être un nomade touareg qui rencontre un trader new-yorkais.

« On en a marre ! Ras-le-bol ! » Les jeunes parents, jeunes adultes, de vingt-cinq à trente-cinq, voire quarante ans sortent dans la rue, se montrent enfin, puis des actions sont lancées et un mouvement qui commence à interpeller frontalement les jeunes casseurs. On va dire que c'est le côté pile de la chose. Il y a un côté face, plus réaliste, plus influent, plus ignoré (volontairement ou non) des médias : l'économie parallèle souffre et fait donc souffrir une partie de cette population de banlieue : la drogue. « On a vécu sur des réserves, mais au bout de deux à trois semaines, les prix avaient augmenté et ça devenait intenable, je suis passé de 5 000 euros par jour à 500 voire maximum 2 000 euros, une catastrophe » m'explique en 2009 dans un club parisien ce vieux loup, demi-grossiste en stupéfiants. « Je sais qu'il y a eu des actions, des concertations, on était tous concernés, les jeunes avaient raison d'en arriver là pour que les politiques ou la France les entende. Pour nous, ça devenait alors plus compliqué : on soutenait, on comprenait, mais d'un autre côté ça nous plombait le business. Je sais qu'aucun ordre direct n'a été donné, on a laissé faire les parents, les habitants, mais quand on le pouvait, vu qu'on avait une certaine autorité morale, par exemple moi, j'ai enfermé dans mes caves et dans le noir certains petits cons qui nous ont manqué de respect et ont continué à foutre le feu ».

Un très proche conseiller de Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, confirme « c'est tout le monde qui a participé à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une sorte de pouvoir, l'argent. Et là-bas, ils peuvent faire des choses qu'ils ne pouvaient pas faire ici trop librement : tuer, violer, piller... ce sont des barbares. »

Le mot est lâché : ce sont des barbares. Ils basculent dans la folie, parce que finalement, il n'y a rien de vraiment religieux dans cette « Hijra » (émigration), ils pensent suivre un chemin emprunté à l'islam, aux couleurs de l'islam, au goût de l'islam, mais qui n'est que chemin de mort et de ténèbres, en fin de course : l'enfer sur Terre, puis au bout du chemin, l'autre enfer, le vrai, seulement si tu y crois akhy, seulement si tu y crois...

62. Le samedi 15 septembre 1979, les policiers lyonnais pénètrent dans la cité de la Grappinière, ils essuient la première émeute urbaine d'ampleur en France. Ils viennent alors arrêter un voleur de voitures qui, se sentant pris au piège, s'ouvrira les veines...

63. Documentaire « Quand la France s'embrase, enquête sur le maintien de l'ordre » de Christophe Bouquet (2007)

64. En Afrique francophone « vieux » et « vieille » sont des termes couramment usités pour évoquer les aînés et n'ont aucune connotation péjorative, bien au contraire.

65. Il s'agit d'un bâtiment de la prison d'Abidjan qui est séparé des autres. Il est réservé aux travailleurs de la société civile, aux prisonniers politiques, aux détenus de la classe moyenne, aux responsables, par opposition aux pauvres et indigents des bâtiments A et B voire des tueurs/voleurs du bâtiment C. Il s'agit d'une sorte de bâtiment « de luxe », tout relatif, bien entendu.

66. Couverture du Paris Match n° 2947 du 10 novembre 2005 : dimanche 6 novembre, 21h50, à l'entrée du quartier de la Grande-Borne, cité de Grigny, un homme vient de tirer sur la

police et disparaît, fusil à la main, derrière la fumée des gaz lacrymogènes dont les cartouches jonchent le sol.

67. <http://www.ladepeche.fr/article/2005/11/09/308755-emeutes-sarkozy-toujours-la-fermete.html>

68. Le rapport de l'IGPN stipule qu'il s'agit bien d'un accident de la circulation. Une version confirmée par la procureure de la République de Pontoise, Marie-Thérèse de Givry et trois témoins. Cette dernière avait confirmé à la presse qu'il s'agissait bien d'un accident de la circulation.

69. Le premier soir, 56 policiers sont blessés, dont le commissaire du district de Sarcelles, Jean-François Illy, tabassé par des émeutiers ; le deuxième, 70 fonctionnaires sont touchés, dont certains grièvement, par des tirs d'armes à feu. Magazine M du Monde « Les blessures de Villiers-le-Bel » du 23 novembre 2012.

Dans la peau d'un flic

« C'est une guerre ethnique, ils sont chez eux. Nous, nous sommes considérés comme des occupants »
Interview d'un policier de la BAC 93 (2010).

Les policiers sont alignés, il y a des manèges autour de nous. Un silence qui en dit long. Je me tiens à côté de Jérôme Martin, vieux loup de la BAC 75N. Il me donne un coup de coude et chuchote discrètement : « main au front, le salut ». Des policiers viennent de lever le corps de Reynald Caron, un drap blanc le recouvre, il passe devant nous, et le déposent dans le véhicule mortuaire. L'ambiance est lourde, j'ai comme du plomb qui coule sur moi, la gorge sèche, une larme à l'œil. Ce 9 avril 2007, vers 23 heures, après toutes les constatations d'usage de la police scientifique, Reynald est salué une dernière fois par ses collègues de la 75N. Ce policier a été tué au pied d'un manège de la Foire du Trône, poussé violement par un jeune voyou alors qu'il resquillait à l'entrée d'un manège. Repéré par les forains, il était allé chercher ses potes, une fois revenu avec sa meute, la courageuse petite frappe s'est attaquée aux forains, cinq policiers interviennent alors et tentent de s'interposer, le voyou en pousse deux d'entre eux, ils basculent et tombent dans l'espace où la nacelle effectue son va-et-vient. Un policier n'a pas le temps de se relever pour éviter la nacelle qui arrive sur lui à toute allure... Reynald Caron, 31 ans, est mortellement écrasé. Son collègue évite la mort in extremis. Cette nuit, une de plus, restera dans ma mémoire comme tant d'autres où la violence n'a plus de limites. Un gamin de 15 ans tue un policier de 31 ans parce qu'il n'y a plus aucun respect, plus aucune autorité. Il sera

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nous devons être parfaits dans la terreur ». Repérages, photographies, estimations de la densité de population, estimations des pertes, plans virtuels, Google Maps, tout y est, même des répliques d'armes, comme ce militaire de réserve qui un soir s'est promené avec une réplique de kalash et fausses grenades sur le siège passager sans être contrôlé ni inquiété. « On passe du côté obscur pour comprendre, pour observer, disséquer les points faibles, explique Laurent, nous avons commencé après les attentats de Mumbai, puis il y a eu les attaques au Kenya, il fallait se prendre encore plus au sérieux ». Budget ? Dotations ? Personnel ? « C'est secret défense », nous n'en saurons pas plus...

Ce matin, quatre gamins de 22 à 25 ans se préparent à agir. Amir, 22 ans, revenu de Syrie, passé sous le radar de l'antiterrorisme, Bertrand, 25 ans, ex-militaire français ayant servi au Mali, Mohamed, 22 ans, ex-dealer qui rêvait d'aller rejoindre l'État islamique et enfin Mickael, 25 ans, converti à l'islam et tout juste sorti de six mois de prison pour apologie du terrorisme. Ils savent qu'ils vont mourir, mais l'attaque sera éclair et fera le plus de victimes possibles. Ils doivent déposer le signal de l'attaque sur les réseaux sociaux, au tout début de l'attaque, un message sur Instagram : une photo de Paris. Ils n'ont connaissance que de leur plan qu'ils n'ont jamais évoqué en ligne et à aucun moment.

Deux véhicules – volés depuis quelques semaines – les attendent. Ils s'équipent discrètement dans un parking souterrain : chacun possède un gilet d'intervention, une AK-47, six chargeurs, quatre grenades, un pistolet automatique 9 mm et des chargeurs. Aucun téléphone sur eux, juste celui de Mickael, qui déconnectera le mode « avion » de son smartphone pour envoyer le message sur Instagram... Les deux véhicules se séparent, ils quittent la banlieue parisienne, l'un roule

tranquillement vers la porte Maillot, pour rejoindre les Champs-Élysées, l'autre se dirige vers la Tour Eiffel. Amir et Bertrand sont sur le rondpoint de l'Arc de Triomphe, ils vont emprunter l'avenue la plus fréquentée au monde. Bertrand au volant, roule doucement près du trottoir. Amir, qui vient d'envoyer le message, ouvre la fenêtre et jette une grenade, puis deux... cent mètres plus loin, il débarque, c'est déjà le chaos au niveau du Drugstore. A peine déposé, Amir fait feu avec sa kalachnikov, Bertrand roule vers le croisement de l'avenue George V, il abandonne son véhicule devant le Fouquet's. Puis il se dirige en courant vers le restaurant, jette deux grenades et fonce vers le bas des Champs-Élysées. Amir vient de tuer 23 personnes, des touristes en grande majorité, plusieurs dizaines d'autres sont blessées grièvement et gisent au sol, cinq minutes se sont déjà écoulées, Bertrand et Amir font feu en semi-automatique, puis en courtes rafales très groupées, ils avancent calmement, chaque balle touche son but. Sur les Champs-Élysées, c'est le chaos total, la circulation est arrêtée, des gens ont abandonné leurs véhicules, c'est la panique dans les commerces, les touristes hurlent, s'enfuient en courant. Les premiers policiers investissent l'avenue. Bertrand vient d'abattre 19 personnes. Méthodiquement, il fait feu de près, de loin, et les corps tombent comme des marionnettes décapitées, il tire aussi sur les véhicules, abattant des chauffeurs de taxi et des particuliers qui meurent au volant. La fusillade dure depuis plusieurs longues minutes, des policiers arrivent en force, plusieurs tombent sous les coups de feu précis de Bertrand, mais très rapidement il est neutralisé par un policier de la BAC en civil qui a pu le remonter entre les véhicules et le toucher presque à bout portant dans la tête, un déluge de feu s'abat alors sur le terroriste. Bertrand vient de rendre son dernier souffle. Amir a disparu. à présent la plus belle avenue du monde est un champ de guerre.

Les premiers secours arrivent devant le Fouquet's, six minutes après, la bombe placée dans le véhicule des terroristes explose faisant huit morts, les commerces aux alentours sont dévastés. Amir est repéré dans le métro par les caméras de la RATP et de la préfecture de police, mais il est trop tard. Il vient d'abattre treize personnes dans les couloirs et les rames du métro, à présent il fuit et se dirige vers la station de RER.

Au même moment, Mohamed fonce sous les piliers de la Tour Eiffel, renverse des dizaines de piétons, jette quatre grenades, quitte son véhicule et canarde les policiers à grands coups de rafales de AK-47. Il tue 18 personnes, en blesse des dizaines d'autres, ainsi que les policiers et militaires qui n'ont pas le temps de riposter... Il est rapide, motivé et très précis. Mickael arme son RPG. À cinquante mètres de là, une roquette est tirée sur le premier étage de la Tour Eiffel, Mickael se cache dans les arbustes aux alentours, il réarme son lance-roquette et refait mouche sur les véhicules de police venus en renfort. Mohamed est monté dans la Tour Eiffel, abattant quinze personnes supplémentaires, toujours caché dans les arbustes, Mickael tire coup par coup, tuant avec précision trois autres policiers. Leur véhicule (piège) explose, touchant deux civils, un militaire et deux policiers. Arrivé au premier étage, Mohamed laisse derrière lui douze cadavres, il veut vider ses deux derniers chargeurs, mais il n'en aura pas le temps : Il se fait tirer dessus, deux policiers en civil l'abattent de plusieurs balles dans la tête. Au même instant, des dizaines de civils sont fauchés dans Paris par des véhicules, des gens sont abattus dans la rue par des inconnus, attaqués au pistolet automatique, au couteau et à la hache. Trois snipers, dont l'un du haut d'un hôtel font mouche et tuent une dizaine de personnes. Deux centrales nucléaires sont gravement atteintes : des drones ont explosé au-dessus de certaines installations, coupant le courant nécessaire au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les bureaux qui verront quelque dix ans plus tard un avion s'y écraser de plein fouet. Ironie du sort ? Non, simple déduction d'un spécialiste qui a pour don de renifler l'avenir avec les éléments présents et passés, la prospective effrayante d'un visionnaire qui avait aussi prévu les attaques virales sur les réseaux informatiques, déjà en 1993, à l'aube de ce qui n'était pas encore tout à fait Internet.

L'avenir de l'hyperterrorisme

Quand je travaillais au Centre international de recherches et d'études sur le terrorisme, que j'ai cofondé avec Yves Bonnet, l'ancien patron de la DST, nous avons eu une commande bien précise d'un service gouvernemental : recenser les attentats de la nébuleuse islamistes depuis le fameux 11 septembre 2001. Nous avons alors réfléchi à un tableau synoptique comprenant dates, lieux, nombre de victimes, mode opératoire et groupe responsable (ainsi que les revendications s'il y en avait). Nous étions en 2006, et une fois le tableau presque terminé, nous restâmes sans voix : jamais il n'y a eu autant d'attentats sur le globe en période de « paix » mondiale. Le résultat fut proprement hallucinant. Et aucun média, aucune télévision, aucun journal, aucun magazine digne de ce nom n'a osé faire l'étude, car qui osera contester le fait qui nous saute là sous les yeux : Nous sommes en guerre, chose que beaucoup semblent déjà oublier.

Vulgarisateur et frappant, ce tableau a été reproduit au sein de plusieurs services spécialisés, il fut à l'époque l'une des meilleures études et des plus complètes réalisées alors. Et la conclusion, presque dix ans après cette étude est limpide :

Ben Laden a gagné son pari. Sa croisade contre l'Occident a pris de l'ampleur, l'enfant dont il rêvait tant est né, puis a tué

son père : l'État islamique gagne du terrain chaque jour.

Au fin fond de son pays hôte, l'Afghanistan, le riche milliardaire saoudien avait mesuré d'avance les conséquences d'un acte tel que celui infligé aux Américains le 11 septembre 2001. Il savait que ceux-ci n'allaient pas rester les bras croisés, un acte aussi odieux n'allait pas rester impuni. Ben Laden s'est révélé tel un cheikh, tel un prophète ; combien sont-ils de millions à l'admirer encore à travers le monde ? Pourtant, ces gens ne sont pas tous des terroristes, mais il suffit qu'un petit pourcentage décide de suivre ses revendications : « tuer les Américains et leurs alliés, les juifs et les mécréants ».

Oui, Ben Laden a gagné, il a réveillé la conscience de millions de personnes à travers le monde, il a contaminé notre jeunesse. Ce 2 mai 2011, je cours de plateau en plateau pour commenter la mort de Ben Laden, liquidé par le SEAL team Six des marines américains. On s'appelle entre amis, confrères et spécialistes. Point de joie dans notre conversation, juste une crainte non avouée : Who's next ? Qui sera le prochain Ben Laden ? Quel visage aura-t-il ? Déjà, nous savons tous qu'il sera plus violent, plus charismatique, à la fois occidentalisé et traditionnel. Sans doute un Irakien, sûrement un Irakien, qui d'autre sinon ? Voyons ! Expert est un métier de logique, pas de divination...

Al-Baghadi, nouvelle icône de la jeunesse française

« Calife autoproclamé de l'État islamique, enfant terrible et déchu d'Al-Qaïda, le calife tout-puissant de l'État islamique, Abou Bakr Al-Baghadi, a désavoué Ayman Al-Zawahiri et disloqué Al-Qaïda au Moyen-Orient pour mieux en prendre le

contrôle en créant la première start-up du terrorisme ». Le début de mon article résume une situation inattendue en quelques phrases. Suite à sa publication dans la revue spécialisée *Opérations Spéciales*, je reçois un coup de fil : « Ney, faut qu'on cause, venez me voir ».

Un dictaphone est posé sur la table, l'enregistrement est lancé, c'est une conversation enregistrée par un jeune analyste de la DGSE, spécialiste du terrorisme islamiste, on peut y entendre des anciens de la maison se pavaner autour de débats organisés dans... des cafés et des brasseries parisiennes ! L'un d'eux, Yves, éructe fausses informations, approximations et raccourcis, faut dire qu'aujourd'hui ça papote autour de l'ISIS/ISIL, le groupe terroriste de l'État islamique. Le retraité de la piscine (surnom donné à la DGSE) s'énerve : « ISIS n'est pas Al-Qaïda, c'est du grand n'importe quoi ! Baghdadi a quitté Al-Qaïda ! ». Il faut dire que Yves est un fervent adorateur des réseaux sociaux où il y est très actif (la retraite peut faire parfois déprimer) et Yves n'aime pas la contradiction, surtout quand ce jeune analyste lui rétorque qu'il est « largué », il ne pipe mot, il sait qu'il risque une dérouillée verbale, parce que Yves n'est pas courageux, il ne l'a jamais été d'ailleurs : « Vous vous trompez, Al-Baghdadi, c'est l'enfant terrible d'Al-Qaïda, il a siphonné et soumis les groupes dans la région, récupéré les jeunes immigrants et apprentis terroristes, il applique à la lettre les tactiques de recrutement de Ben Laden, la théologie et la doctrine chère à Zawahiri. Il n'est en rien différent d'Al-Qaïda, car ce groupe disparate, multicellulaire et invisible n'avait pas la consolidation qu'il lui manquait : une véritable organisation, encore plus d'argent, une structure financière, des comptables, des banquiers, du marketing, une terre de djihad installée, des alliés puissants, une jeunesse locale et surtout des combattants internationaux prêts à tout. Al-Baghdadi est le fils spirituel de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Démarquer » c'est rendre vierge l'explosif afin de ne pas remonter au propriétaire initial lors d'une saisie ou d'un attentat.

Table des matières

Préface de Siwar Al Assad

Avertissement

Prologue

Chroniques I - Les enfants désintégrés de la république

La vie, ce foutu test

Came, fric, femmes : « Génération Scarface »

Un monde où demain ne compte pas

Une schizophrénie française

Quand le complot devient Histoire

Chroniques II - Nos enfants terroristes : de Kelkal à Kouachi

Nous irons tous au Shâm

Les terroristes aux yeux bleus

Kelkal, aux origines du djihad *made in France*

Merah, l'amant de la mort

Ils ont tué Charlie

Chroniques III - La violence banalisée : La France complice

1998 : Le mirage de la France Black-Blanc-Beur

Naissance de la « Génération Gaza »

2005 : Intifada des banlieues, réveil ou révolution ?

Dans la peau d'un flic
Résiliances
Les prochaines menaces

CONCLUSION

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France